



UN LIVRE DE DÉCOUVERTE AB

GÉLINE ET CARL:

MÈRE ET BÉBÉ

ROSALIE BENT

*Céline et Carl :
Mère et bébé*

Céline et Carl: mère et bébé

par
Rosalie Bent

Première publication : 2026
Copyright © AB Discovery
Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

*Céline et Carl :
Mère et bébé*

Titre : Céline et Carl : mère et bébé

Auteure : Rosalie Bent

Éditeurs : Michael Bent, Rosalie Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

CONTENU

I. L'ORGANISATION	5
II. ORIGINES.....	9
III. LA DISCUSSION.....	11
IV. LES PREMIERS MOIS.....	15
V. TEMPS PLEIN.....	19
VI. LA DIAPOSITIVE	23
VII. ÉVALUATION.....	27
VIII. LE BERCEAUX	32
IX. DANIEL	36
X. TELLEMENT CARL	38
XI. LA SŒUR.....	41
XII. SAMALA.....	44
XIII. UNE NOUVELLE FAMILLE.....	48

I. L'ORGANISATION

Carl avait fait pipi au lit la veille de leur mariage, et la nuit suivante, et au cours des douze années suivantes, peut-être un millier de fois de plus, même s'il n'avait jamais compté et n'en avait pas eu envie. Il avait trente-quatre ans. Il travaillait comme expert en structures, conduisait une voiture de fonction, tenait sa comptabilité, et chaque matin, dès que Céline se réveillait, il changeait son côté du lit, mettait le drap dans un sac et l'emportait à la laverie automatique de Beckford Road plutôt que de risquer une panne de leur machine à laver.

Céline était au courant avant de l'épouser. Il le lui avait dit lors de leur quatrième rendez-vous, dans l'appartement, sans ambages, comme il le faisait pour les choses les plus délicates : assis légèrement à l'écart sur le canapé, les mains jointes, le regard perdu dans le vague. « Je dois te dire quelque chose, et ensuite tu pourras décider », avait-il dit. « Je fais pipi au lit. Depuis tout petit, les médecins ne savent pas pourquoi, et ça n'a pas cessé, et je ne pense pas que ça s'arrêtera un jour. J'aime aussi... » Il s'était interrompu longuement. « J'aime d'autres choses. Des choses d'enfant. Pas d'une manière que je puisse vraiment expliquer. Ce n'est pas sexuel, ou du moins ça ne l'était pas. J'aime ça, c'est tout. J'ai toujours aimé ça, aussi loin que je me souviens. »

Elle lui avait demandé ce qu'il entendait par « choses de bébé », et il lui avait raconté, d'une voix hésitante, l'histoire de la tétine qu'il gardait dans son tiroir à chaussettes et qu'il suçait parfois lorsqu'il était seul dans l'appartement, celle du doudou qu'il possédait depuis l'âge de quatre ans et avec lequel il dormait encore, celle des quelques nuits par mois où le désir devenait si fort qu'il enfilait une des couches qu'il achetait en gros sur Internet et restait simplement

Céline et Carl :

Mère et bébé

allongé sur son lit pendant une heure, sans rien faire, se comportant comme un bébé dans sa propre peau.

Elle n'avait pas fui. Elle était restée silencieuse un long moment, puis avait dit : « D'accord », et c'était, à sa manière, le début de tout ce qui allait suivre, même si aucun d'eux ne pouvait le savoir à ce moment-là. Rien ne l'intimidait facilement.

Leur mariage, au fil des années, s'est installé dans un style qui leur convenait à tous les deux, ou du moins suffisamment. Céline n'était pas du genre à s'embarrasser de luxe. Aînée de quatre enfants, elle avait grandi dans une maison où personne n'avait le temps de s'occuper de personne, et cette enfance lui avait forgé un caractère pragmatique, peu sentimental, plus à l'aise pour gérer une crise que pour se laisser envahir par ses émotions. Elle aimait Carl. Elle n'en avait jamais douté, pas une seule fois en douze ans, mais elle l'aimait comme elle aimait la plupart des choses : sans retenue. Elle lavait ses draps sans se plaindre quand il ne le faisait pas. Elle achetait les couches de la taille et de la marque qu'il exigeait et les laissait, sans un mot, dans le placard, comme une autre épouse laisserait les vitamines de son mari sur le comptoir. Elle ne cherchait pas à le voir les porter. Elle ne lui proposait pas de l'aider à choisir un ours en peluche. Un jour, au cours de leur deuxième année de mariage, il lui avait timidement demandé si elle pouvait lui lire des histoires de temps en temps, comme on lit à un enfant ; elle avait répondu, sans méchanceté : « Je ne crois pas que ce soit vraiment mon genre, mon amour », et il avait hoché la tête sans jamais poser la question.

Ce n'était pas qu'elle désapprouvait. Elle se contentait de maintenir une certaine distance, discrètement et sans cruauté, et Carl, qui l'aimait et ne voulait pas être un fardeau, apprit à rester, autant que faire se peut, de son côté de cette ligne. Il la maternait, – c'était le mot qu'il employait, en secret, pour lui-même – les jours où elle travaillait tard, ou les samedis matin où elle allait chez sa sœur,

Céline et Carl :

Mère et bébé

ou encore pendant les vingt minutes qui suivaient son départ pour la salle de sport et précédaient son retour. Il gardait une petite boîte fermée à clé au fond de l'armoire. Avec les années, il était devenu extrêmement doué pour évaluer précisément la durée de vingt minutes.

Il ne se considérait pas comme malheureux. Il avait bâti sa vie autour d'une passion difficile et contenue, comme un autre homme pourrait bâtir la sienne autour d'un passe-temps toléré par sa femme sans le partager, tel que la pêche ou les motos. Il avait son travail, dans lequel il excellait. Il avait Céline, qu'il aimait d'une intensité qui parfois l'effrayait, précisément parce qu'il savait qu'il y avait des aspects de lui-même qu'il ne pourrait jamais lui dévoiler pleinement. Et il avait, dans cette vitrine verrouillée, pendant ces vingt minutes, pendant ces mille matins pluvieux qu'il nettoyait sans se plaindre, un monde privé qui n'appartenait à personne d'autre qu'à lui.

Ce qu'aucun d'eux n'avait compris, ce qu'aucun d'eux n'aurait pu comprendre à ce moment-là, avec les moyens ordinaires dont disposaient deux personnes ordinaires essayant de faire fonctionner leur mariage, c'est que la position de Céline n'entravait en réalité rien. Elle ne faisait que retarder l'échéance.

Ils essayaient, par intermittence, depuis six ans d'avoir un enfant, sans succès, sans diagnostic satisfaisant pour l'un comme pour l'autre. Ils avaient cessé d'essayer, d'un commun accord tacite, environ dix-huit mois avant les vacances qui allaient tout changer. Céline ne faisait pas le lien entre les comportements puérils de Carl et la chambre vide. À première vue, il n'y avait aucun rapport. Si on le lui avait demandé, elle aurait répondu que les couches de Carl étaient simplement ses couches, une vieille manie liée à une vieille blessure, sans aucun rapport avec le chagrin ordinaire de l'absence de chambre d'enfant. Elle n'était ni sotte ni naïve, mais sur ce point précis, elle se trompait, ou du moins n'avait pas encore trouvé la

Céline et Carl :

Mère et bébé

solution. Et ces vacances au chalet du Pembrokeshire, en juin, allaient commencer à lui en révéler la raison.

II. ORIGINES

Carl, même interrogé, n'aurait pas su dire quand ce besoin avait commencé, car de mémoire d'homme, il l'avait toujours ressenti, comme certaines personnes qui ne se souviennent pas d'avoir appris à lire et se rappellent seulement de savoir déjà lire. Sa mère, décédée lorsqu'il avait vingt-six ans et qui n'avait jamais connu toute la complexité de ce qu'elle avait élevé, racontait souvent, lors des réunions de famille, avec tendresse et un brin de perplexité, comment Carl avait refusé d'arrêter le biberon jusqu'à presque cinq ans, bien après que ses jeunes cousins aient abandonné le leur, et comment elle avait fini par renoncer à lutter contre lui, car ces disputes n'en valaient pas la peine. Des années plus tard, elle n'avait pas fait le lien avec l'énurésie nocturne qui avait persisté durant toute son enfance, plus longtemps que chez tous les autres garçons de son âge, et que le médecin généraliste avait tour à tour qualifiée de retard de développement, de symptôme d'anxiété ou de simple phase. Elle n'avait pas fait le lien avec la façon dont Carl, à sept, huit, neuf ans, avait continué à dormir avec une peluche bien au-delà de l'âge que ses amis jugeaient acceptable, la cachant sous la couette les nuits où d'autres garçons dormaient chez elle, honteux avant même d'avoir les mots pour exprimer ce que cette honte protégeait.

Vers l'âge de onze ou douze ans, il avait compris que, quoi que ce soit en lui, il devait le cacher, et, au cours des deux décennies suivantes, il était devenu exceptionnellement doué pour le dissimuler. Doué de cette façon particulière dont on devient doué pour les choses qu'on a dû pratiquer depuis son plus jeune âge. Il faisait pipi au lit à l'internat et changeait ses draps avant la ronde de la surveillante, s'entraînant à se réveiller à cinq heures sans réveil, une discipline qui lui avait parfois demandé, pensait-il plus tard, plus d'efforts que n'importe quel examen. À dix-neuf ans, terrifié, il avait